le monde libertaire
ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

MENSUEL. — N° 40
JUILLET 1958
PRIX : 40 FRANCS
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XI
Tél. ARC. 59-38
C.C.P. Paris 10.569-77
Georges VINCEY

ABONNEMENTS :
France : 12 mois : 450 fr.
Etranger : 6 mois : 500 fr.

Changement d'adresse
30 fr. en timbres-poste

Sous le signe de la peur

RAJEUNI de quinze ans, souvent convié par une lointaine connaissance, un adversaire politique, une femme aimable, un vieux professeur hurluberlu, l'homme de cœur recommence à prendre le chemin des appartements discrets. Et autour d'une table, en fermant les yeux il revoit le visage de ceux qui sont morts, de ceux qui sont sages, de ceux qui ont évolué ! Une bouffée de sa lointaine jeunesse monte à son cerveau, raidit ses touffes devenues blanches, sinon de son cœur que les escaliers essoufflent.

Ce pèlerinage aux sources, c'est la faillite des partis, c'est la forfaiture des hommes qui prétendaient guider ou conduire l'évolution de la société, qui lui impose ! La faillite de tous les partis, la forfaiture de tous les hommes à quelques exceptions près et eux-mêmes rejetés par les partis et vomis par les hommes qui les dominent.

par Maurice JOYEUX

oOo

EDITO

La véritable bataille ne fait que commencer, tous les révolutionnaires en sont conscients. Le premier choc qui a tourné à l'avantage des factieux, n'est qu'une étape transitoire de la constitution d'une force fasciste jamais égalée en France.

De Gaulle et ses ministres croupions ne pourront résoudre dans le cadre du système les contradictions qui déjà les assaillent.

Mais un « système » de rechange est déjà prêt dont on parle beaucoup du côté des comités de Salut public. Système simpliste, qui est celui de tous les fascismes du monde : gouvernement personnel, suppression des partis et des syndicats non dévolus. Le tout sous l'emblème de l'Union nationale.

Les travailleurs qui ont répliqué au coup du 13 mai, et qui semblent aujourd'hui s'arrêter pour souffler, parce que la matraque qu'ils craignaient ne les a pas encore frappés, doivent s'organiser pour riposter énergiquement. Les partis sur lesquels ils s'appuyaient, qui ont toléré le fascisme comme un mal nécessaire parce qu'il favorisait la continuation d'une guerre qu'ils ne voulaient pas finir, s'installent déjà dans le nouveau « système ».

Les directions syndicales ont été incapables de rassembler les forces d'une manière décisive. La manifestation de la Nation de la Bastille s'est faite sans elles. Même sans la C.G.T. qui a tenté la veille une manœuvre de diversion.

Cela prouve qu'il existe une force authentique qui n'est contrôlée ni par les partis, ni par les bureaucrates. C'est cette force qu'il convient de cristalliser.

Les minorités syndicales, partois des unions départementales ou corporatives entières, des révolutionnaires de toutes tendances s'organisent en commun pour trouver les bases d'action nécessaires. Il faut populariser leurs travaux, étendre et développer leur influence.

Les militants, les groupes anarchistes en province comme à Paris ont leur rôle à jouer dans cette bataille décisive. L'isolement dans lequel certains se confinent n'est plus plus de mise. Nos militants doivent être à l'avant-garde des comités d'action qui se créent à la base, dans les usines et les base, dans les usines et les quartiers pour éviter qu'ils ne soient politisés à des fins suspectes.

Si nous ne le faisions pas, les travailleurs se tournerait vers les organisations tradition n elles et le fascisme s'installerait imposant sa loi.

le ML

Le fruit qui, à Alger, a éclabousse la figure de Monsieur Guy Mollet a déchiré la toile et le vrai visage du personnel politique qui se camouffle derrière les étiquettes de circonstances, est apparu dans toute son horreur ! L'homme avait eu peur, la panique gagna les autres ! A coup de supplications, de menaces, d'exclusions, les chefs maintinrent dans les rangs un semblant de cohésion. La complicité tacite des Lacoste, des Chaban-Delmas, des Bidault, des Soustelle, la cimentèrent du sang qui ruisselait sur la terre d'Afrique. Les partis et leurs managers sauvaient la face.

Puis ce fut l'insurrection des colonels qui devait nettoyer toute trace de cette dignité d'antichambre qui est commune aux laquais comme aux ministres. La peur, la peur hideuse submergea tout !

(Suite page 3)

Le "Monde Libertaire" *ne paraitra pas* **le 1er août** *mais vous le retrouverez* plus combatif que jamais **le 1er septembre**

L'équivoque au pouvoir
Moi, de Gaulle

par Maurice FAYOLLE

L'HOMME est grand. Par la taille. Hors cela, il est hors mesure commune. Il y a en lui une puérilité d'enfant, une mystique d'adolescent, une vanité d'homme de cabotin. Le tout enrobé dans une sincérité et une foi qui ne prennent leurs sources et ne trouvent leurs limites qu'en lui-même.

Il y a de tout en De Gaulle. Hormis ce qui est l'essentiel : l'étoffe d'un homme d'Etat. Encore que nous serons les derniers à nous plaindre d'une telle carence, il n'en demeure pas moins que la cécité politique du « sauveur » risque de nous réserver de dramatiques lendemains.

De Gaulle est arrivé au pouvoir catapulté par l'armée d'Algérie, elle-même propulsée par une explosion de furore « patriotique » de la population européenne.

Personnellement, je ne crois pas à la préméditation d'un complot. Sans doute — et je l'ai écrit ici même il y a plus d'un an — Alger en guerre était devenu un marais bouillonnant d'intrigues, dont l'une, organisée par les ultras, fallit même coûter la vie au général Salan !

Mais ce carbonarisme de théâtre, animé par des groupuscules rivaux, n'aurait pas pesé lourd dans la balance de l'Histoire sans un mouvement de l'Armée. Et le 13 mai, la rue vers le Forum se serait resorbée en un baroud d'honneur sans grande casse si les chefs militaires n'avaient pris eux-mêmes la tête de l'émeute.

Rien n'est simple dans cet imbroglio politique où s'est empêtrée la France. Il est trop facile d'affirmer que « De Gaulle, c'est le fascisme ». De Gaulle n'est pas le fascisme. Son accession au pouvoir c'est, avant tout, à la faveur d'événements non provoqués par elle, le triomphe d'une armée à qui douze années ininterrompues de guerres coloniales ont forgé un esprit de caste.

De Gaulle n'est pas le fascisme pour cette raison très simple que partout où le fascisme a triomphé, ce fut en domestiquant l'armée à l'égale de toutes les autres formations sociales. Ce n'est pas le cas en France, ni même en Algérie où l'Armée impose sa loi aux factions fascisantes.

Mais « De Gaulle n'est pas le fascisme, il peut lui en ouvrir les portes et là est le danger. Le puéril « machiavélisme » du général risque, en effet, de préparer le terrain et de créer le climat propices à l'avènement d'une véritable dictature.

Car le miracle n'existe pas plus en politique qu'en tous autres domaines. Et toute la politique de De Gaulle repose sur la croyance au miracle. Mais viendra très vite le temps des désillusions et des colères...

Le voyage d'Alger a été avant tout une immense tournée théâtrale à grand spectacle. Porté par les vagues houleuses d'une population européenne, dont ce n'est pas le premier accès de fureur (1), De Gaulle a eu beaucoup de peine à conserver la direction de son esquif ballotté en tous sens.

Tout à la fois séduit, méfiant et exaspéré, il a donné des gages à ceux qui l'avaient porté au pouvoir, mais sans s'engager lui-même. Jamais, par exemple, il n'a prononcé le mot « intégration » (2) et une seule fois, le dernier jour, le terme magique « Algérie française » — alors que ce slogan était hurlé sans trêve par une foule en délire.

Mais il a parlé de « dix millions de Français à part entière ». Soyons sérieux. Il y a un an, un rapport gaziers et électricité, pour augmenter seulement de 4 % le niveau de vie des musulmans qui est actuellement de 16.000 francs par an), la France devrait dépenser 800 milliards en 1980 et 4.000 milliards en l'an 2.000 ! (3)

Cette égalité imprudemment promise est donc tout aussi irréalisable que le seraient des élections libres et sincères dans un pays soumis au quadrillage et à la terreur militaires.

Quant aux pétroles du Sahara, avant que leur exploitation rentable, ils exigeront d'énormes investissements que la France, ruinée par sa politique guerrière, ne pourra fournir. D'où la nécessité de faire appel à des capitaux étrangers, ce qui fera s'évanouir le mythe du pétrole « français ».

D'autre part, De Gaulle a accordé, sans marchander, à Bourguiba plus que celui-ci avait obtenu des « Bons Offices », dont le rejet par les ultras avait provoqué la chute du cabinet Gaillard. Comment croire que ce mouflet infligé à ceux qui, à Alger, rêvaient d'une promenade militaire à Tunis, soit de nature à soulever leur enthousiasme.

Cependant, si les concessions françaises ont atténué la tension, elles n'ont nullement empêché les dirigeants marocains et tunisiens de conférer, sur un pied d'égalité, avec les représentants du F.L.N., ni de réaffirmer leur solidarité avec le peuple algérien en lutte pour son indépendance.

Dès lors, l'échec de la politique algérienne du général s'inscrit dans un proche avenir. Demain, lorsque la fumée des « fraternisations » sera dissipée, il faudra en revenir à la seule alternative possible : ou accentuer la guerre, ou négocier.

Sur le plan de la politique intérieure pèse la même équivoque.

De Gaulle a conquête le Parlement après que trois cent cinquante laquais en complet veston lui aient assuré de leur parfaite servilité. Naturellement, Guy Mollet, l'homme de tous les rentiers,

(Suite page 2)

Marceau Pivert n'est plus

CELUI qui nous quitte était digne du socialisme si le socialisme n'était pas digne de lui.

Fidèle à ses pensées et à son idéal il avait bien difficilement sa place dans le parti d'un Guy Mollet et d'un Robert Lacoste et l'on comprend qu'il en ait été exclu avant la guerre, lorsqu'il tenait le F.S.O.D.

S'il y a été réintégré depuis, c'est sans doute pour que la S.F.I.O. dispose de références qui correspondent bien mal à sa politique de réaction, d'abandon et de louches combines.

Pacifiste véritable et lucide, il lutta toute sa vie contre le militarisme et la guerre.

Il fut des rares qui eurent conscience que, des conflits internationaux, les peuples sortent plus lâches, plus incapables de révolte et de libération.

Après guerre comme avant guerre il poursuit sa grande route droite, et fonde vers 1951 le cercle Zimmerwald, car il sait que des rapports internationaux sont indispensables, que c'est dans la mesure où les peuples pourront se trouver en meilleure posture pour traiter avantageusement et imposer ses conditions. Le vendeur ou le prêteur risque de ne pas être payé ; l'acheteur ou le débiteur risque de ne pas pouvoir payer les positives sont sensiblement équivalentes. Certes, celui qui achète des marchandises sans les payer s'endette ; mais cela n'est possible que dans la mesure où on lui accorde du crédit. Dire qu'un homme achète parce qu'il ob-tient un crédit, ou qu'il fait des dettes parce qu'il achète, c'est à peu près la même chose. Mais, attention ! dans le commerce international il n'y a pas identité entre l'acheteur avec le débiteur. Ce ne sont pas les importateurs qui sont à l'origine des dettes envers l'étranger. C'est l'Etat qui fixe le cadre du commerce des changes et le monstrueux appareil bancaire financier, administratif, qui veut tout régler, tout diriger, tout contrôler et qui, en fin de compte jette le trouble dans les échanges nationaux et internationaux et asphyxie l'économie mondiale.

Mais, raisonnons sur des exemples. Quand un importateur s'entend avec un marchand de café du Brésil pour lui faire une commande de vingt millions, par exemple, ni l'un ni l'autre ne se préoccupent de savoir, si, à côté, il y a un importateur brésilien qui a acheté à un Français pour vingt millions d'une autre marchandise de manière à respecter le sacro-saint principe de la balance commerciale. Et si, à un moment donné, on constate, à la banque qui fait les règlements, qu'on a plus acheté, ou plus vendu d'un côté que de l'autre, il reste ce qu'on peut bien faire ! si les Français ont plus acheté que vendu aux Brésiliens cela ne prouve pas qu'ils ont contracté une dette.

Contre cet argument on émet cette objection : le négociant brésilien n'achète pas les francs et veut être payé en dollars ou toute autre monnaie dite forte. Cela est totalement faux : c'est une erreur de la part de la masse des gogos et un mensonge de la part du monde économique officiel. Ce que veut le vendeur étranger, s'il est payé en francs, c'est recevoir des francs à la valeur réelle, au cours du marché parallèle, par exemple. Mais n'est-ce pas normal, honnête même ? A l'office des changes, si les contractants sont obligés d'accepter dans le règlement de leurs échanges de la monnaie dont la valeur officielle, est fausse, le marché est rompu ou n'a pas lieu. Pour que le marché tienne il faut pour un acheteur français payer en francs valeur mondiale, c'est-à-dire en dollars, car avec des francs, aux cours mondiaux, on a autant de devises qu'on en désire. Ce qu'on appelle l'hémorragie de nos devises n'est qu'un superbe bobard. Paris-on d'hémorragie de sa monnaie, quand on règle ses achats.

On nous dit encore : pour acheter à l'étranger il nous faut des devises parce qu'on n'a pas assez de francs. Sottise ou naïveté ; quand on n'a pas d'argent dans sa poche, depuis que le monde est monde il est bien évident qu'on ne peut rien acheter, ni devises, ni marchandises. Et cette alternative nous ramène aux prémices de cette étude : vaut-il mieux économiser, se restreindre ou bien consommer, acheter pour rétablir l'économie. La réponse nous est fournie par une nécessité impérieuse qui constitue une troisième thèse qui concilie les deux formules contradictoires : travailleur davantage ou produire plus en travaillant mieux. En travaillant davantage et plus intelligemment, un peuple peut consommer le rendement plus élevé de son travail sans économiser ; ou bien il peut mettre de côté ce rendement plus élevé, sans restreindre sa consommation.

Quant à tous ces cris d'alarme, à tous ces semeurs de panique, quelquefois sincères, mais le plus souvent inspirés par la peur de perdre leurs positions de parasites ou de privilégiés, il est urgent que les travailleurs et les responsables de leurs organisations syndicales ne les entendent pas. Rationnement ou chômage — mieux vaut manger moins et stagner, dorrée exportable, que de fermer les usines, etc., etc — autant de faux slogans ou de mauvais conseils. Et, même s'il était démontré qu'il faille acheter moins et consommer moins cette pratique devrait concerner aussi bien le marché intérieur que le marché extérieur et surtout s'adresser à ceux qui consomment trop. Il faut se rappeler cette vérité économique fondamentale dans notre économie à base d'échange : on ne peut pas vendre sans acheter et toute restriction dans les importations entraîne un recul dans les exportations ; et par conséquent ne peut jamais améliorer ou équilibrer la balance commerciale. C'est le total des échanges qui importe et non leur différence.

Vers une nouvelle série de procès ?
ILS N'ONT PAS AVOUÉ

par Joë LANEN

LE mécanisme du procès du Monde Communiste est enrayé. La propagande qu'alimentait la complaisance des accusés qui « en rajoutaient » à la plaidoirie du procureur, n'a pas cette fois justifié un verdict scandaleux, bien dans la tradition de Staline. Rajk est mort après s'être déshonoré. Imre Nagy, Pal Maleter et leurs compagnons sont morts dans l'honneur. Les interrogatoires multiples dans les conditions que l'on connait, les pressions de toute sorte, les tortures peut-être, ont été, malgré leur fréquence, impuissantes à ébranler la foi des leaders de la Révolution Hongroise.

Pour n'avoir pas voulu accepter de livrer en pâture aux masses dominées par le M.V.D., l'autocritique que les dirigeants de Moscou tentaient de leur arracher « l'oncle » Imre, le « général » Maleter et deux journalistes ont été lâchement assassinés, dans l'ombre, sans contrôle, sans défense.

La sordide répression, qui toujours sévissait dans les rangs des chefs de partis « frères », justifiée par l'intérêt supérieur de l'U.R.S.S., les échafauds hativement dressés, que d'aucuns croyaient définitivement rayés depuis la sensationnelle condamnation par Khrouchtchev du « crime » de Staline, demeurent les seules vraies méthodes par lesquelles le Communisme résout ses contradictions.

La personnalité des victimes qui n'étaient pas des produits du stalinisme explique le rideau de fer qui a entouré leur procès. Imre Nagy, figure populaire du mouvement ouvrier hongrois, est mort pour avoir cru à la bonne foi des Soviétiques. Toute sa vie militante, pleine de ferveur pour « sa classe ouvrière » comme il disait lui-même, est jalonnée par cette croyance absurde que l'axe du Socialisme passe obligatoirement par Moscou.

Pour avoir confondu révolution et dévolution, pour avoir cru que Mikoyan avait raison contre les insurgés de Budapest qui créaient leurs comités de gestion, pour avoir quitté l'ambassade yougoslave qui l'abritait, sur la simple assurance qu'il ne serait pas inquiété, Imre Nagy s'est tout bêtement livré aux tortionnaires.

Nagy et ses amis ont été sacrifiés à la stratégie politique de Khrouchtchev. Leur exécution signifie que les germes de la résistance, voire de la révolte, dans les pays de l'Est européen, ne sont pas extirpés. Khrouchtchev a voulu prouver qu'il pouvait très bien s'assimiler les méthodes stalniennes. Nul doute qu'il ne fut compris par l'opposition du clan des durs sur lequel il vient de remporter, une éclatante mais peut-être temporaire victoire.

La refonte radicale du système agricole de l'U.R.S.S., héritage de Staline, témoigne de la nécessité pour Khrouchtchev de s'assurer l'appui des masses paysannes soviétiques. Mais elle démontre la faillite de la thèse marxiste en ce qui concerne la planification par l'Etat de la production agricole. Les kholkoses qui étaient une originalité du système stalinien n'ont pas permis d'accroître la production agricoll au même rythme que la production industrielle.

La résistance larvée des masses paysannes à l'étatisation des campagnes, est venue, à bout, sans secousse, d'un système dont les staliniens vantaient il y a peu de temps encore, la supériorité.

A cette libération du système soviétique, correspond un durcissement sur le terrain idéologique et un raidissement dans les rapports avec les pays du bloc de l'Est.

La Pologne, et plus encore la Yougoslavie, devront tenir compte de l'avertissement formulé par l'exécution des rebelles hongrois. Khrouchtchev entend demeurer le maître du glacis. Dût-il se couvrir de sang.

PROTESTATION F. A.

Une fois de plus, le Parti communiste a tué !

Imre Nagy porté au pouvoir par les travailleurs de Budapest, Pal Maleter l'animateur de l'insurrection ouvrière et nationale du peuple hongrois, et deux de leurs amis viennent d'être assassinés après une parodie de procès qui soulève le cœur de dégoût.

Le voile déchiré, l'illusion tombe ! Le Parti de Khrouchtchev est resté le parti de Staline.

La Fédération Anarchiste dénonce le parti du mensonge, le parti de la délation, le parti des assassins, son mépris de la personne humaine étant la base de sa structure, et le caractère même de toutes les dictatures ; de tous les fascismes !

La Fédération Anarchiste appelle les travailleurs à rompre tous contacts avec les dirigeants et leurs complices d'une des tyrannies les plus abominables de l'histoire.

Paris, le 19 juin 1958.
LA FEDERATION ANARCHISTE.

KAMENEV (REHABILITÉ)
RAJK (REHABILITÉ)
IMRE NAGY (EXECUTÉ)
CLEMENTIS (REHABILITÉ)
PAL MALETER (EXECUTÉ)
SLANSKY (REHABILITÉ)
JOZSEF SZILAGY (EXECUTÉ)
MINDSZENTY (REHABILITÉ)
KOSTOV (REHABILITÉ)
MINDSZENTY (REHABILITÉ)
MINDSZENTY (REHABILITÉ)
MINDSZENTY

SYNDICALISME OU PATERNALISME
FORCER OU SUBIR SON DESTIN par Roger HAGNAUER

CERTAINS de nos compagnons les plus convaincus nient le caractère « spontané » du syndicalisme révolutionnaire. « Possible, disent-ils, que la lutte de classe soit le sol où se lève la moisson mais celle-ci dépend de semences recueillies en des têtes pensantes ...que ne portent pas des corps ouvriers. »

On reprendra le débat. Mais ce patronage — que l'on prétend nécessaire — même intellectuel et désintéressé, même s'il ne peut être soupçonné de mobiles sordides — justifie en son principe les tutelles paternalistes ou les subordinations politiques que l'on veut imposer au mouvement ouvrier.

La révolution libératrice serait-elle déterminée par cette... « insémination artificielle » ? Vue de l'esprit ! On lève une moisson sur un sol favorable, par des semences sélectionnées. Mais pour bâtir, il faut des matériaux et des hommes. Si la classe ouvrière ignore ce qu'il faut détruire et construire, il faudra non des manœuvres désœuvrés, mais des chefs autoritaires. Pour contrôler « l'éternelle mineur », discipliner les bras, diriger les exécutants des machines ou les aligner en formations de parade ou de combat... les partis et l'Etat offrent leurs lois et leurs hommes...

—o—

Le même principe, le même esprit oriente ainsi des démarches apparemment divergentes et contradictoires.

— Douterait-on encore de la subordination mécanique de la direction de la C.G.T. au parti poststalinien ? Naïveté, qui traduit l'inconscience ou l'imposture. Depuis le 13 mai, toutes les résolutions et décisions de la C.G.T. s'inscrivaient dans un « protocole » établi au siège du Parti. Aussi bien les appels aux autres centrales que les « débrayages » dont le succès médiocre manifeste l'immobilisme » généralisé. Parallèlement une propagande qui atteignait le paroxysme allait-elle se perdre dans une prudente opposition parlementaire. On siègle la discordance entre les « tentatives du sommet et les désirs de la base. Comme si l'état-major s'inquiétait du moral de la troupe, quand l'offensive est décidée. Le « dégonflage » s'explique beaucoup plus aisément, par l'hypothèse d'une manœuvre, préventive et paralysant une résistance efficace.

—o—

A l'autre pôle, sévit « le neutralisme syndical », pour qui les contingences politiques ne relèvent pas de la compétence de « corporations » et « corporatifs » économiques. Passivité qui ne saurait nous émouvoir, si l'on ne se référait à la Charte d'Amiens, si l'on n'alléguait la volonté d'indépendance du syndicalisme ouvrier.

Le texte de 1906 est déduit, en une rigoureuse clarté, la nécessité révolutionnaire de la condition des salariés exerce d'alibi à ceux qui, volets clos et boules dans les oreilles, limitent le monde aux dimensions de leur cuisine. Mais le syndicalisme révolutionnaire s'est formé par réaction contre le corporatisme sectaire, avant de naître dans la répudiation du réformisme gouvernemental et des influences politiciennes. **Il n'est politique qu'à l'égard des politiques qu'on veut lui imposer de l'extérieur.** Lorsqu'un parti prétend éliminer les autres par la force, le syndicalisme combat pour son existence, pour la liberté du mouvement.

C'est justement parce que son indépendance organique et morale lui confère une autorité supérieure à celle des partis, qu'il est le plus qualifié pour représenter les intérêts ouvriers.

Or, un coup d'Etat ne réussit que s'il s'appuie sur les forces réactionnaires et sur une caste de déciassés. Le bouleversement politique porte fatalement des effets sociaux et économiques, dont le désarmement de la classe ouvrière reste la condition préalable.

Deux exemples allemands nous éclairent en s'opposant. En mars 1921, le putsch Kapp-Luttwig, accompli par les mercenaires d'Ehrardt chassait de Berlin le gouvernement socialiste... et contre-révolutionnaire Bauer-Noske. Que la Reischwehr refusait d'intervenir, la grève générale sauvait la République de Weimar. Le 28 janvier 1933, le dernier chancelier de celle-ci Von Schlicher démissionne. Aucune réaction ouvrière. Le 30 janvier, Hitler prend le pouvoir. Moins d'un an après, il n'y a plus de syndicats allemands.

Ne cherchons pas dans ce rappel des allusions à la politique française. Certes, notre deuxième quinzaine de mai 1958 évoque par certains aspects le mars 1921 allemand. Il n'y est cependant, en France ni putsch, ni grève générale (mais l'unanimité et efficace exception de l'Enseignement). Tout ce passe régulièrement, pacifiquement. Et les libertés syndicales sont respectées.

Tolérance dont on se félicitera si elle ne semblait récompenser la sagesse légaliste des centrales dites libres. Aux heures les plus critiques, le bureau F.O. a dépassé la C.F.T.C. dans la vertueuse respectabilité. Et comme il s'est sentiment gagné par la procédure qui a conféré une autorité légitime au gouvernement de Gaulle. Le respect de « la forme » ?... Hitler en 1933 et Pétain en 1940 auraient pu l'alléguer. Sans doute le danger est moins oppressant. Mais sous le consentement des bureaucrates syndicaux, d'autres défaites transparaissent.

Au gouvernement doté de pleins pouvoirs, des secrétaires confédéraux experimentent le quelque faux-teuil ou quelque strapontin ? L'un d'eux l'a avoué, en termes clairs... « Il est vrai qu'on hésite à chercher le risque, à vivre dangereusement. Son accès de sincérité crépite qu'il ne craignait aucune réprobation humiliante, qu'il escomptait une audience assez favorable.

Il y eut des précédents... au temps de la C.G.T. unique de 1945 à 1947. Mais à cette immotion... exceptionnelle, on préfère une institution permanente. On en demandait jadis à l'organisation syndicale de « prêter » certains de ses hommes hautement qualifiés. **On lui propose une intégration définitive dans l'appareil d'Etat. La nouvelle Constitution attribuerait aux syndicats une fraction du pouvoir législatif...**

On nous dira que c'est une étape nouvelle de la politique de la présence et qu'il n'y aura rien de n'est pas nouveau en France... change dans l'essentiel... que ce n'est pas particulier à la France.

Raison de plus pour tirer de cette conclusion logique un motif d'opposition permanente, irréductible, qui vise la racine du mal, qui doit contrarier aussi bien la colonisation brutale d'un Parti Communiste que l'Etat futur que l'enlisement progressif dans l'Etat actuel.

Le mot se révèle aussi bien par le conformisme post-stalinien, par le neutralisme respectueux de l'ordre établi, par le soutien plus ou moins avantageux d'un Etat fort. Il s'agit dans tous ces cas, de confier à une puissance tutélaire le règlement des affaires ouvrières. **Il s'agit de consacrer l'avilissement du syndicalisme ouvrier.**

Alors la cure ne dépend plus d'une thérapeutique savante, mais de la personnalité du malade. Il ne suffit pas de vouloir. On ne peut tout tirer de ce que l'on veut. Mais si l'on ne veut rien, on ne peut se plaindre de son impuissance.

MOI, DE GAULLE

(Suite de la page 1)

ments comme de toutes les trahisons, se précipita le premier aux pieds du général en lui y adonnant son plat de lentilles, suivi, à une courte longueur par Pflimlin-le-Dur, dont les mêlées énergiques verbales s'évanouirent au premier souffle gaulliste.

Cette débandade parlementaire (que le lusuaire prédira dans mon précédent article) n'a rien pour surprendre. Elle ajoute seulement au dégoût qu'on peut éprouver pour cette lâche politique peuplée d'animalcules aux seules vertus ramperes.

La IVe République est morte et nul ne versera des larmes sur ce cadavre barbouillé de sang et pourri par tous les sortes d'ordures. La cinquième édition, que nous prépare le Sauveur, sera du type présidentiel et comportera entre une Assemblée-croupion et un Sénat élargi de l'espèce corporative — vers les corporatistes sincèrement desquelles louchent déjà certains bonzes syndicaux...

Face à ces dangers menaçants, où est l'opposition ? Des partis politiques ravagés par les dissentions, au bord de l'éclatement, une absence à peu près totale de cohésion, vue viendra encore aggraver l'ignoble assassinat des leaders de l'insurrection honoraise. Et quelques groupes révolutionnaires, trop faibles numériquement pour opposer une résistance efficace.

Qu'importe. Dans le répit qui nous est accordé, il faut travailler sans relâche à créer des îlots autour desquels viendront se rassembler les hommes résolus à défendre la Liberté.

L'équipoque De Gaulle aura un terme. Elle nous sert dans la mesure où elle sème la confusion parmi ceux qui, l'ayant hissé au pouvoir, commencent à s'inquiéter de certaines de ses initiatives.

A nous d'en profiter pour jeter les ferments d'une action dont l'objectif sera d'ériter rien moins qu'une nouvelle Constitution, vers une République Sociale où l'Homme et la Liberté trouveront une place que leur refusent également le paternalisme gaulliste, le fascisme liberticide et le socialisme de gilet d'outre rideau de fer.

Maurice FAYOLLE.

(1) En 1848, 1870 et 1898 ; *Le Monde* du 12 juin a fort opportunément rappelé ces faits historiques.

(2) Notons à ce sujet la singulière précision donnée par Bourtelle lors de sa récente conférence de presse à Paris (je cite de mémoire) : « L'intégration ne doit pas être prise au pied de la lettre. Dans ma pensée, l'intégration est surtout un refus opposé à la désintégration de la France. Nous sommes bien loin de l'intégration réelle... dont personne ne veut, ni les colons, qui perdraient leurs privilèges racinaux, ni les Algériens, qui ne veulent pas devenir français !

(3) Cité par notre confrère *France-Observateur* du 4 juin.

Communiqué

Le trésorier rappelle son numéro de C.C.P. aux groupes et individualités en retard de leurs cotisations :

Clément FOURNIER, 261, rue du Faubourg-St-Martin, Paris-10e. C.C.P. 12.637-Paris.

Camarades, soyez généreux. Notre tâche est coûteuse !

Les anarchistes vous parlent...

DE GAULLE est l'espoir des militaires, des factieux, des ultras, des colonialistes.

DE GAULLE est l'espoir de ceux qui ont la naïveté de croire à « l'Algérie française ».

DE GAULLE est un symbole auquel chacun accroche ses ambitions ou ses désirs.

La véritable pouvoir fasciste c'est l'armée, la police, la clique d'Alger.

Cependant, le problème reste entier :

LES NORD-AFRICAINS NE RENONCERONT PAS A LEUR INDEPENDANCE.

LES COLONS NE RENONCERONT PAS A LEURS PRIVILEGES.

Ce n'est pas en chantant la « Marseillaise », qu'on arrête l'évolution des peuples et qu'on efface les crimes et les tortures.

TRAVAILLEURS, aujourd'hui comme hier, les politiciens vous ont trompés, tous les partis ont une responsabilité dans la venue du fascisme :

● Ainsi le parti socialiste a fait pour la guerre d'Algérie ce que la droite n'osait pas faire, ainsi ce parti qui vous appelait à la vigilance anti-fasciste s'est servilement aplati devant Massu et les comités de salut public.

● Ainsi, le parti communiste en mars 1956, votait les pouvoirs spéciaux à Lacoste-le-tortionnaire, ainsi ce parti dans une recherche éperdue « d'unité » ralentissait systématiquement la combativité ouvrière, dans l'attente des positions diplomatiques russes.

NOUS LIBERTAIRES, vous disons que la lutte réelle contre la pourriture étatique n'est pas dans la réforme d'un Système par un super-Système.

Que les travailleurs forment leurs comités, leurs conseils ouvriers, qu'ils agissent vigoureusement au sein de leurs syndicats, que tous se préparent à cette « deuxième étape » dont parlent avec une imbécile satisfaction les Delbecque, les Sérigny, les Soustelle.

LES ANARCHISTES, EUX, NE VOUS ONT JAMAIS TRAHIS :

Ils vous ont toujours appelés à n'avoir confiance qu'en vous-mêmes.

C'est à ce prix que les travailleurs pourront défendre leur pouvoir d'achat et faire échec à la guerre et à la dictature.

COMITE DE COODINATION LIBERTAIRE, 3, rue Ternaux, Paris-11e, Fédération anarchiste (Région parisienne), Confédération Nationale du Travail (2e Union régionale), Jeunes Libertaires (Groupe de Paris), Groupes anarchistes d'action révolutionnaire.

LIBERTAIRE.

INDÉPENDANCE DU SYNDICALISME

par Francis DUFOUR

Le Mouvement Ouvrier fut de tout temps — et aujourd'hui encore plus qu'hier — entouré de séductieuses aides... de politiciennes. Ainsi, constamment sollicité et appelé à servir de caution à telle ou telle politique qui n'est pas exactement celle que la libre consultation de ses adhérents de base aurait déterminée, le syndicalisme ouvrier doit rester jaloux de son indépendance. Point essentiel sur lequel militants révolutionnaires et réformistes — se retrouvent présentement en plein accord. D'ailleurs, nous savons tous, de quelque école syndicale, à laquelle nous appartenions, que toute intervention de facteurs extérieurs au syndicalisme présentent dit à pour résultat une considérable diminution de l'efficacité de l'action ouvrière.

Quelques lecteurs d'esprit chagrin me rétorqueront que le débat sur le thème syndicalisme et politique n'est pas nouveau. Je le sais. et pour confirmer cette assertion, je ne referai ici donc pas davantage mon désir de rappeler qu'en 1906, au Congrès Syndicaliste d'Amiens, lors du débat sur les relations des syndicats ouvriers et des partis politiques, Victor Renard, secrétaire de la Fédération du Textile, soutint que l'organisation syndicale nouvelle très bien être appelée à s'entendre toutes les fois que les circonstances l'exigeront, soit par des délégations intermittentes ou permanentes, avec le Conseil National du Parti Socialiste (alors le seul parti politique de tendance prolétarienne de quelque importance), pour faire plus facilement les mêmes ses principales réformes ouvrières.

La réponse du Congrès ne laissa subsister aucune équivoque plausible. Par 724 voix contre 34 et 37 abstentions, la motion proposée par Renard fut écartée, et un texte du Bureau confédéral fut adopté à la quasi-unanimité par 830 voix contre 8 et 1 abstention. C'est la célèbre CHARTE D'AMIENS qui énonce : « En ce qui concerne les organisations, le Congrès déclare qu'afin que le syndicalisme atteigne son maximum d'effet, l'action économique doit s'exercer directement contre le patronat, les organismes confédérés n'ayant pas, en tant que groupements syndicaux, à se préoccuper des partis et des sectes qui, en dehors et à côté, peuvent poursuivre, en toute liberté, la transformation sociale ».

Cette indépendance du syndicalisme — *tant qu'elle fût effective* — a fait la force du Mouvement Ouvrier en France. Elle est dans sa tradition; elle doit rester dans son devenir. *« Faites vos affaires vous-mêmes. »*

Ce conseil constitue sans aucun doute la base du syndicalisme apolitique qui clame aux travailleurs; n'ayez foi qu'en vous seuls! Déployez donc toutes vos énergies et mettez à l'épreuve toute votre puissance d'action directe et consciente.

Loin de partager l'opinion des partis politiques dits « révolutionnaires », qui considèrent que le mouvement syndical doit être, pour seulement, un simple « relais » primaire — enfantine plutôt — du socialisme en général, mais encore et surtout un grand corps sans âme, animé et dirigé par eux, avant d'être intégré dans l'Etat (toujours) totalitaire qu'ils rêvent tous d'instaurer.

Syndicalistes ! nous référant encore à cette *Charte d'Amiens* qui, par son caractère apolitique du syndicalisme est restée la charte du Mouvement Ouvrier, déclarons en substance que « le syndicat, aujourd'hui groupement de résistance, sera, dans l'avenir, le groupement de production... » et affirmons « que le syndicalisme, expression naturelle et concrète du mouvement (actif) des producteurs contient à l'état latent et organique toutes les activités d'exécution et de direction capable d'assurer la vie nouvelle ». Et ce, en dehors des Arlequins de la base politique.

Vaste mouvement de la classe ouvrière, aboutissant par la coordination de son action, à l'émancipation totale du prolétariat, le syndicalisme est, à notre avis, la doctrine économique tendant à substituer au régime capitaliste — libéral ou étatique — une organisation sans contrainte ayant pour base les syndicats transformés en coopératives de production : forces productives et créatrices, associant les efforts des manœuvres, des techniciens et des savants, orientés constamment vers le progrès et les besoins de la consommation.

Dédaignant d'une part, ces bonzes aspirants à un maroquin ministériel, pour lesquels « l'heure est venue où les syndicalistes doivent s'installer à des leviers de commande dans le gouvernement », voire pour certains « activistes-participationnistes » à un gouvernement de Gaulle... Et d'autre part, ces autres pseudo-syndicalistes, qui, intoxiqués de doctrines stalinisantes, considèrent les syndicats non comme des organisations autonomes, mais comme des instruments aux mains du Parti Communiste (Impérialiste)...

Restez fidèles aux principes du syndicalisme des « pères » de la Charte d'Amiens. Au syndicalisme qui résume et contient toute l'action ouvrière. Nous invitons tous nos frères exploités à méditer cette sérieuse de *L'Internationale*, qui est notre conclusion :

Il n'est pas de sauveurs suprême... *(mes)*
Ni Dieu, ni César, ni tribun,
Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes ! *(mêmes)*
Décrétons le salut commun !

LIBRAIRIE

Toutes les commandes doivent être adressées au Monde Libertaire, 3, rue Ternaux, Paris (11e), et les règlements à Vincey, C.C.P. 10569-77 Paris. Pour tout envoi recommandé, ajouter 45 fr. aux prix indiqués ci-dessous, qui s'entendent FRANCO DE PORT.

La librairie est ouverte tous les jours — sauf le dimanche — de 11 heures à 19 h. 30 sans interruption.

COLLECTION DES AUTEURS LIBERTAIRES

P.-V. BERTHIER :	
L'Enfant des ombres	905
Martyrologe Dictateur	800
Chéri Bonhomme	650
Sitting Bull	670
P. BESNARD :	
Le Monde Nouveau	300
Manuel du syndicaliste	200
Ch.-Aug. BONTEMPS :	
La Démocratie devant l'autorité	250
L'Homme et la Race	250
L'Homme et la Liberté	550
La Peine et la sexualité	650
M. DEVALDES :	
La Maternité consciente	185
Des cris sous la meule - Fleurs de sang	215
La brute prolétique - La chair à canon	550
Sébastien FAURE :	
Mon Communisme	450
Propos subversifs	450
L'imposture religieuse	550
Mon opinion sur Dieu	285
L'Egoïsme et merci	185
La naissance et la mort des dieux	185
La fin douloureuse de Sébastien Faure	450
Sébastien Faure, p. Jeanne Humbert	400
Jean GRAVE :	
La Société mourante et l'anarchie	235
Jean GRAVE :	
L'Amour plural	250
Chère pucelle de France	250
Place au public	450
Amant ou tyran	440
La sauterelle et le veston	440
Jeanne d'Arc et sa mère	500
Les vagabonds de Provence	500
La Tour des peuples	500
Prenez-moi tous	500
La vie éternelle	440
Crépuscules	
Bouche d'Or, patron des pacifistes	500
J'ai mon Elisacin	800
Aux Orties	800
Le sillage parfumé	950
Les Honnêtes livres en édition de luxe numérotée.)	
Le mort de Han Ryner, par J. Maurelle	435
HEM DAY :	
Etienne de la Boétie et le Discours de la Servitude volontaire	350
Elisée Reclus, savant et anarchiste	290
Bible de l'objecteur de conscience et de raison	300
W. Godwin, philosophe de la justice et de la liberté	275
Maurice JOYEUX :	
Le Consulat Polonais	670
G. de LACAZE-DUTHIERS :	
C'était en 1900, ou les laidoeurs de la belle époque	675
Visages de ce temps	675
La torture à travers les âges	335
Louis LECOIN :	
De prison en prison	400
F. PLANCHE :	
La grève de Louise Michel	250
PROUDHON :	
Du principe fédératif	425
Lettres à sa femme	425
Lettre au citoyen Balland	365
Lettres choisies	425
Paul RASSINIER :	
La Tragédie aux mains des bandes	400
— Les Preuves - Epilogue	400
La mensonge d'Ulysse	370
VOLINE :	
La Révolution inconnue	405

COLLECTION RATIONALISTE

Prosper ALFARIC :	
A l'école de la Raison	1.000
De la Foi à la Raison	855
Marcel GUICHARD :	
La Libération de la pensée	285
L'Homme sans dieux et sans maîtres	285
L. HOLLEBECKE :	
L'amusement au royaume des images	335
L. SCHLOSSBERG :	
Les censures cinématographiques	185
Quatre professeurs anglais : Une discussion sur l'origine de la vie	450
La Radiosthésie - Etudes critiques	235

SEXUALISME

Claude AMY :	
L'accord sexuel	650
Dr CETREMOY :	
Religions et sexualisme	400
DEWALHEM :	
Les mystifications à travers les âges (la bonne morale dans l'amour sexuel)	550
André LORULOT :	
Tricheries et truqueges de l'amour	700
La flagellation et les perversions	550
Femmes et filiatres, métiers-vous !	500
L'éducation sexuelle amoureuse de la femme	450
Docteurs A. et H. STONN :	
L'éducation du couple	760
VIGNE D'OCTON :	
La vie et l'amour (Les doctrines freudiennes et la psychanalyse)	400

QUESTIONS RELIGIEUSES

Abbé CLARAZ :	
La faillite des religions	450
Princesse de FORINO :	
Les Mystères des couvents de Naples	450
Abbé GUALDI :	
Une caserne au Vatican	235
André LORULOT :	
Histoire des papes	570
La Bible comique illustrée	570
Vie comique de Jésus	570
Paroles d'un incroyant	400
Pourquoi je suis athée	670
J. MAC-CABE :	
Deux ans au monastère	350
Magdeleine PEYRONNEC :	
J'ai été carmélite	400
J. SOUFFRANCE :	
Le couvent de Commorrhe	450
Docteurs T. et G. VALOT :	
Lourdes et l'illusion	450

QUESTIONS SOCIALES — SCIENCES

J. DE CASTRO :	
La géopolitique de la faim	1.160
Milovan DJILAS :	
La nouvelle classe dirigeante	820
Jean ROSTAND :	
Ce que je crois	425
Science et fausses sciences	400
J. MAC-SAY :	
La vivisection, ce crime	650
S. TCHAKOTINE :	
Le viol des foules	1.450

HISTOIRE — BIOGRAPHIES SYNDICALISME

Colette CHAMBELLAND :	
Le syndicalisme ouvrier français	320
Félicien CHALLAYE :	
Petite histoire des grandes philosophies	750
Petite histoires des grandes philosophies	750
J. DAMOS et M. GIBELIN :	
Juin 36	600
DOLLEANS :	
Histoire du monde ouvrier, 1re T.	605
— 2e T.	880
— 3e T.	1.200
M. DOMMANGET :	
Histoire du 1er Mai	855
Hommes et choses de la Commune	350
Les idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui	1.440
G. GIROUD :	
Paul Robin. Sa vie. Ses actions. (Un néo-malthusianisme)	450
D. HALEVY :	
VIE DE PROUDHON	490
A. HEUS :	
Histoire populaire de l'Inquisition en Espagne	570
A. LORULOT :	
Bilan du Socialisme mondial.	1.140
J. MAITRON :	
Histoire du Mouvement anarchiste en France	1.840
Le syndicalisme révolutionnaire.	585
P. MONATTE :	
Trois scrisisons syndicales	740
J. MONTREUIL :	
Histoire du mouvement ouvrier en France	650
Georges ORWELL :	
La Catalogne libre	680
DAVID PHILIP :	
Le Mouvement ouvrier norvégien	1.160
Michel RAGON :	
Histoire de la littérature ouvrière	600
John REED :	
Dix jours qui ébranlèrent le monde	920
G. SOREL :	
Lettres à Paul Delesalle	585
Alain SERGENT :	
Un anarchiste de la belle époque : Alexandre Jacob	440
Victor SERGE :	
Mémoires d'un révolutionnaire	1.000
Destin d'une révolution	395
G. WOODCOCK AVAKOUMOVITCH :	
Kropotkine, le prince anarchiste	895

PACIFISME — TEMOIGNAGES

GANDHI :	
La jeune Inde	430
LANZA DEL VASTO :	
Le pèlerinage aux sources	750
Vindba	750
Pierre MARTIN :	
En Kabylie, dans les tranchées de la paix	410
E. REMARQUE :	
A l'ouest, rien de nouveau	590
VIALATOUX :	
La répression et la torture	425
Romain ROLLAND :	
Mahatma Gandhi	440
Dr Louis CORMAN :	
Les campagnes non-violentes de Gandhi	465

ROMANS — DIVERS

Albert CAMUS :	
L'Etranger	500
L'Homme révolté	840
L'envers et l'endroit	370
Georges BRASSENS :	
La mauvaise réputation	530
Henri FROSSARD :	
Anathotia	800
La Fleure	650
Henry MILLER :	
La Tour de feu	350
Salut à la tempête	350
André LHOTE :	
Le Peintre (rehaussé de reproductions)	1.000
Victor MERIC :	
Les bandits tragiques	310
Jules VALLES :	
L'enfant	400
Le bachelier	650
L'insurgé	400
Le proscrit	400
Le cri du peuple	700
Les blouses	550
Les réfractaires	400
La rue à Londres	450

POESIES ET CHANSONS

Ch.-Aug. BONTEMPS :	
Intermittences	550
G. de LACAZE-DUTHIERS :	
Des vers avec rimes et raisons	450
JOLIVET :	
Chansons sociales et satiriques	550
La chanson française. Le pamphlet du pauvre	450
Béranger et son temps	335
31 chants révolutionnaires (paroles et musique)	185
Regards neufs sur la chanson française de Brassens, Y. Montand, etc.)	635
Georges ORWELL :	
Poèmes et textes choisis (avec un disque 33 t.)	1.640

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

La fin douloureuse de Sébastien Faure

Apôtre libertaire de la paix

Lettres aux amis 1939-1942

Introduction de P. Lentente
Préface de Aristide LAPEYRE

★ DISQUES ★

En dehors de tous les disques courants que nous pouvons vous procurer ou que nous avons en magasin, nous vous recommandons :

Un 33 tours, 30 cm. : De François Villon et Jean Cocteau. Poèmes dits par Jean Chevrier 2.785

Un 33 tours, 30 cm. : Le beau voyage de Renart à Prévert, par Jean Chevrier 2.785

Un 33 tours, 30 cm. : L.-F. Céline. Fragments de « Mort à crédit » et du « Voyage au bout de la nuit » dits par Arletty et Michel Simon 2.785

Un 45 t. : Yves Donland dit Gaston Couté. (Les Gourgandines - Le Vieux Bon Dieu - Les conscrits) 900

Un 45 t. : Sébastien Faure parle... S. Faure chante 580

Un 33 t. : Albert Camus : Le malentendu ; L'état de siège ; Les justes, par Maria Casarès, Serge Reggiani, etc. 1.685

Nous rappelons que nous fournissons TOUS LES OUVRAGES ET DISQUES se trouvant dans le commerce. Que tous nos amis nous communiquent ce dont ils ont besoin. Rue Ternaux, vous trouverez également : Dérèse de l'Homme, Noir et Rouge, Contre-courant, Jeunes Libertaires, Les cahiers de Han Ryner, Liberté, L'Idée Libre, La Révolution Prolétarienne, Révoltes, Le Combat syndicaliste, ainsi qu'un grand nombre de romans et d'ouvrages divers dont il n'est pas possible de publier la liste complète dans le journal.

POUR AIDER LE MONDE LIBERTAIRE, EFFECTUEZ TOUS VOS ACHATS A NOTRE LIBRAIRIE !

SOUSCRIPTIONS

SOUSCRIPTION PERMANENTE DU 22 AVRIL AU 26 MAI

Rebours, 200 ; Lecoq, 200 ; Glock, 200 ; X., 50 ; Gaillard, 500 ; Bernard, 500 ; Annette, 500 ; Moriceau, 140 ; Plouvier, 1.240 ; Arlagnac, 200 ; Fabbrini, 100 ; Lambertosotome, 300 ; Freydoire, 140 ; Jonard, 140 ; Ricaud, 140 ; Radix, 140 ; Pivetta, 200 ; Quedet, 140 ; X., 470 ; Defuno, 140 ; Delaney, 620 ; Roche, 100 ; Landine, 100 ; Lambejouzé, 200 ; Dorlin, 640 ; Rebugent, 640 ; Cleinc, 640 ; Baudran, 240 ; Mirch, 40 ; Perrard, 140 ; Hervé, 640 ; Emery, 70 ; Genesson, 145 ; X., 70 ; Cariat, 500 ; Lecoq, 300 ; Salle, 905 ; Gizard, 100 ; X., 90 ; Magnet, 500 ; Mallivet, 640 ; Pomarès, 115 ; Les Lion, 1.000 ; Pardal, 140 ; Comitt, 40 ; Kottelanne, 40 ; Angeli, 640 ; Blot, 640 ; Humbert J., 140 ; Recrulis, 40 ; Destandes, 500 ; Kerveant, 280 ; Gouarin, 180 ; Lasfargues, 300 ; Voileau, 416 ; Pinon, 200 ; Blachier, 200 ; Langrand, 1.040 ; Maitant, 350 ; Aubert, 640 ; Rassinier, 5.000.

SOUSCRIPTION PERMANENTE DU 26 MAI AU 21 JUIN

Simon, 140 ; Mir, 640 ; Barron, 140 ; Antoine, 815 ; Pienne, 640 ; Normand, 40 ; Michel J., 110 ; Masi, 200 ; Morel, 140 ; Landine, 100 ; Lambejouzé, 200 ; Perrard, 140 ; André, 1.000 ; Gonzalès, 500 ; Lanen, 640 ; Ramu R., 1.040 ; Olive, 100 ; Baizy, 40 ; Jammes, 300 ; Couratin, 200 ; un espérantiste, 140 ; Durry, 100 ; D., 5.000 ; Dr Dennis, 1.000 ; Kiouane, 150 ; Clavero, 200 ; Magnet, 500 ; Couratin, 200 ; X., 70 ; Hulica, 640 ; Hermes, 140 ; X., 200 ; de Saint-Paul, 100 ; Lebot, 40 ; X., 60 ; Bartellett, 140 ; Boudoux, 280 ; Lafargues, 400 ; Dorrigon, 1.640 ; Bernard A., 140 ; Davaud, 640 ; Rubio, 640 ; Sala, 640 ; Pitty, 140 ; Simier, 340 ; Navez, 640 ; Perrissaguet, 40 ; Sayas, 140 ; Martin M., 140 ; Bellonl, 640 ; Jerry, 1.025 ; Landres, 640 ; Aurial, 640 ; Eugène A., 40 ; Escanero, 140 ; Julien, 640 ; Suchet, 140 ; Thomas, 140 ; Vignes, 40 ; Charbonneau, 140 ; Rodriguez, 640 ; Salamero, 640 ; Gr. de Saintes, 140 ; Lochu, 640 ; Rivera, 640 ; Argengioli, 640 ; Bachem, 500 ; Lapeyre, 1.000 ; Dattrino, 40 ; Belord, 640 ; Saint-Marazine, 2.500 ; Morazzoni, 2.400 ; Brats, 100 ; Nauleau, 140 ; Sidonie, 950 ; Mérier, 1.040 ; Bouvet, 140 ; Tantini, 640 ; Lecoq, 200 ; Rogge, 140 ; Gr. de Saintes, 200 ; Colombet, 140 ; Mathieu, 140 ; Bocquis, 140 ; Blanc, 640.

SOMMES REÇUES DU 22 AVRIL AU 24 MAI

Stas, 1.000 ; Groupe de Versailles, 1.500 ; J.-P. Martin, 1.000 ; Vicente, 2.000 ; Groupe de Saint-Etienne, 5.000 ; Gosselin, 1.000 ; Karavis, 400 ; Gourousol, 500 ; Vincey, 5.000 ; Sadik, 1.000 ; Desserre, 1.000 ; Groupe d'Afortville, 3.960 ; Groupe de Lorient, 4.000 ; Mme Prévotel, 1.000 ; Prévotel Marc, 1.000 ; J.-P. Martin, 1.000 ; Carretier, 1.000 ; Hautemulle, 5.000 ; Lamen, 3.000 ; Gonzalès, 1.000 ; Gelette, 500 ; Lapeyre, 5.000 ; Cartaux, 300 ; Kremer, 500 ; Lefèvre, 2.000 ; Groupe St-Nazaire, 1.000 ; Durry, 1.000 ; Vicente, 2.000 ; Gourousol, 500.

Les camarades désirant participer à cette souscription sont priés d'adresser les fonds à Bernard André, 3, rue Ternaux, Paris (11e) - C.C.P. Paris 10.569-77.

SOUSCRIPTION SPECIALE DU 25 MAI AU 21 JUIN

Gourain, 500 ; Josée, 500 ; Riera, 500 ; Lapeyre, 5.000 ; Dénoncé, 500 ; Sadik, 2.000 ; Damade, 500 ; Gr. de Nantes, 1.000 ; Gr. Albertville, 6.400 ; Vincey, 5.000 ; Gr. de Saintes, 1.000 ; Durry, 1.000 ; Gr. d'Asnières, 5.000 ; Mme et Marc Prévotel, 2.000 ; J.-P. Martin, 1.000 ; Gr. de Lorient, 4.000 ; Gr. Oyonnax, 6.000 ; Gonzalès, 500 ; Peyraut, 500 ; Stas, 3.000 ; Mulier, 800 ; Gourousol, 500 ; Gr. Saint-Antoine, Marseille, 2.500 ; Josée et Odette, 1.000 ; Vicente, 2.000 ; Gr. d'Asnières, 5.100 ; Gr. Saint-Nazaire, 1.000 ; Gr. de Saintes, 1.000.

VIE DE LA FÉDÉRATION

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Vendredi 4 Juillet

à 21 heures

3, rue Ternaux PARIS (11e)

CONFERENCE par l'écrivain

GEORGES DROUART

SUJET :

L'Amérique vue par un jeune écrivain-ouvrier

Les jeunes de la F.A. sont spécialement invités

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL. — Le groupe sera bientôt « dans ses meubles » à la Fédération Anarchiste. En attendant, écrire ou s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11e), qui transmettra aux responsables.

Réunion du Groupe : vendredi 11 juillet, à 21 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11e). Ce communiqué tient lieu de convocation.

GROUPE PARIS-OUEST. — Pour tous renseignement, écrire à la permanence, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

■

Un groupe s'est constitué dans le 11e arrondissement dont l'activité rayonnera de la République à la Nation, de la Nation à Belleville. Réunion tous les vendredis, 21 heures, 3, rue Ternaux.

ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Réunion tous les 2e et 4e dimanches (vendredi). Renseignements au siège, 3 rue Ternaux, Paris (11e).

LYON. — Groupe Durutti : permanence tous les samedis, de 17 à 19 heures, Café du Bon Coin, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

F. A. GROUPE DE LILLE. — Permanence tous les samedis, de 19 à 20 h. 30, 13, rue du Molinel.

BORDEAUX. — Groupe anarchiste « Sébastien-Faure » : s'adresser à Joachim Valmorre, 50, cours de l'Argonne, Bordeaux.

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion mensuelle tous les 2e du mois, à 20 h. 30, au lieu habituel.

Bibliothèque et librairie.

GROUPE SARCHETTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h

SUS AUX DÉMAGOGUES

INCONTESTABLEMENT, le plus grand service que l'on puisse rendre aux ouvriers industriels et agricoles, c'est de raconter les faits tels qu'ils sont. Et ceux qui prétendent l'on devrait s'arrêter de propager cette légende d'où il ressort que le marxisme est une théorie essentiellement révolutionnaire, et cependant certains prosseurs universitaires, essayent de redorer un blason vermoulu, un système que l'expérience condamne.

Tel est le cas de M. P. Naville, auteur du « Nouveau Léviathan » et de M. Lefebvre qui présente Lenine « comme le fondateur et théoricien du parti communiste, organisateur de l'armée rouge, de la révolution d'octobre 1917 ».

Il est temps d'arracher les masques et de montrer le véritable visage du marxisme, lequel n'est pas du tout une science, mais reste un ramas d'idées précoces. Après tout, Marx, en dépit de son immense génie, n'a fait qu'œuvre de polémiste et non pas de savant. Imbu d'orgueil, il écrira : « Ce n'est pas la *conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est leur existence dans la société qui détermine*

par Luc BREGLIANO

leur conscience », et cette prétendue vérité, Marx veut l'imposer aux autres, à l'exception de lui-même.

Nul n'osera nier que Marx s'est inspiré de la philosophie d'Hégel et de Fuerbach ainsi que de l'œuvre de ceux que lui-même et Garaudy, désignent du nom méprisable d'utopistes. Un fait est certain, sans l'œuvre des utopistes, des matérialistes et des économistes qui le précédèrent, Marx n'eut jamais écrit son œuvre, où les mensonges, la perfidie, les quiproquo, les contradictions, les méprises se suivent et forment un système où la tyrannie, le chauvinisme, le sectarisme, l'autoritarisme sont maîtres absolus.

Si la science se sert des schémas, des symboles comme outils nécessaires (mais non indispensables) pour la recherche des facteurs que l'on découvrira par la suite, le savant sait qu'un symbole ou un schéma n'est pas la reproduction exacte de l'objet qu'on désire faire connaître et cependant, le marxisme use et abuse des symboles qu'il prétend imposer comme des vérités irréfutables. Pour ainsi que Lefebvre écrit : « *Comment peut-on comprendre l'histoire contemporaine, celle d'hier, d'aujourd'hui, de demain si on ne connaît pas la pensée de Lénine, ou ce que l'on nomme le marxisme-léninisme ?* »

Bigre, ce qui précède est vraiment une découverte géniale, à coup sûr c'est faire plus de bruit que de besogne ; sans doute, Lefebvre pense que ses contemporains sont tous des imbéciles ou des ignorants. Or chacun sait que si Lénine fut l'organisateur qui sut profiter de la révolution d'octobre et se servir de celle-ci aux fins d'instaurer le terrorisme du bolchevisme, il n'est pas vrai que Lénine fut le fondateur du parti communiste, car la fondation de ce parti remonte à Marx-Engels, seuls et véritables théoriciens du communisme autoritaire et impérialiste.

Il n'est pas question de minimiser l'œuvre de Lénine lequel fut, sans doute, un révolutionnaire professionnel, cependant il est faux, profondément qu'il fut le plus grand révolutionnaire de tous les temps. Certes, M. Lefebvre a raison de dire : « *Lénine se distingue des autres grands révolutionnaires en ceci qu'il n'est pas mort (ceux-ci, sacrifié à sa cause, mais disparut en pleine victoire, homme d'Etat parvenu au pouvoir* » car, en effet, le fait d'être *parvenu au pouvoir*, et d'être mort au moment où il avait atteint le plus haut échelon de la hiérarchie gouvernementale, confère au vénérable et illustrissime trépassé, une auréole de gloire, de prestige.

M. Lefebvre, docteur ès lettres, maître de recherche au Centre national de la Recherche scientifique, devrait savoir que Lénine partagea sa gloire avec un autre bandit, généralisme et organisateur de l'armée rouge, massacreur de Cronstadt et de l'Ukraine, j'ai nommé Trotsky.

Sans doute Lefebvre voit ce que d'autres n'ont jamais aperçu puisqu'il affirme que pour comprendre l'histoire contemporaine, celle d'hier, d'aujourd'hui, de demain, il faut connaître le marxisme-léninisme, tout comme Lénine affirmait que pour connaître Marx il était nécessaire de connaître la « Phénoménologie de l'Esprit de Hégel ». Or, l'affirmation de Lefebvre signifie que la terre est le centre de l'univers, qu'elle est cubique, autrement dit Aristote contrairement à ceux qui prétendent que le Soleil

LE LIVRE DU MOIS

par Maurice Joyeux

Les idées politiques et sociales d'Auguste BLANQUI

par Maurice DOMMANGET — Marcel Rivière (éditeur)

OCI un livre qui marquera une date dans l'œuvre déjà vaste de Maurice Dommanget. Cet ouvrage qui n'est pas une biographie mais une analyse de la pensée profonde du grand révolutionnaire rendra un service immense à tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la pensée sociale. Il faut bien le constater, l'œuvre de Blanqui, l'œuvre écrite l'entends, est mince et éparse. Peu de gens la connaissent et l'on juge Blanqui non pas de première main, sur ce qu'il a dit ou sur ce qu'il a écrit, mais sur ce qu'en ont rapporté des historiens qui ont « interprété » sa pensée au gré de leurs préoccupations idéologiques.

Dommanget, lui, a truffé cette importante étude de textes dont certains étaient inédits. Il nous les présente et à leur lumière, en les confrontant avec des textes d'autres socialistes, ses contemporains, il dégage ce qu'est l'enseignement que nous pouvons tirer des idées de Blanqui.

A la lueur de ce travail, Blanqui apparaît sous un jour différent de celui qu'en a pour habitudes d'avoquer. Certes, Dommanget fait une large place au Blanqui conspirateur, insurrectionnel, et là, la légende cadre avec la réalité. Mais le Blanqui socialiste a été pour moi, je l'avoue, et sera pour beaucoup une découverte. Le doctrinaire sectaire qu'on s'imagine a tort laisse la place à un philosophe souple et opportuniste prompt à calquer la doctrine sur la réalité, qui a horreur « des programmes tout faits des constructions métaphysiques savamment étayées » que le souffle des événements disperse.

Un des passages les plus curieux de cet ouvrage analyse les rapports de Blanqui avec Proudhon et les anarchistes révolutionnaires tel Bakounine. Dommanget, avec une prudence qui lui fait honneur, ne cache rien de ce qui sépare le blanquisme de l'anarchisme, mais il souligne avec raison tout ce qui les rapproche.

Et ce qui les rapproche n'est pas mince. Tout le monde connaît la fameuse apostrophe que les anarchistes firent leur : « Ni dieu ni maître ». Ce qu'on connaît moins, c'est la prédiction de Blanqui à Belleville : « L'anarchie régulière est l'avenir de l'humanité ». Voici encore un jugement révolutionnaire : « Je défie qu'on me montre dans l'histoire un seul homme d'Etat qui n'ait été un franc coquin, que le jury le plus débonnaire pendrait sans la moindre circonstance atténuante ».

Cet ouvrage est suivi d'une bibliographie et d'un index des noms cités. C'est un ouvrage de travail parfait qui fait honneur à l'auteur, que la solidité de sa documentation comme son style clair et dépouillé place en tête des écrivains qui se consacrent à l'histoire du mouvement ouvrier ou même à l'histoire tout court.

Notes de lecture

LES EMBUSCADES : Roger GRENIER - Gallimard (Éditeur)

J'ai déjà parlé ici au moment de leur parution des ouvrages de Roger Grenier et j'avais fait une place à part à ce merveilleux petit livre paru dans la collection « Espoir » qu'Albert Camus dirige chez Gallimard et qui a pour titre « Le Rôle d'Accusé ».

Aujourd'hui Roger Grenier nous donne un nouvel ouvrage : « Les Embuscades », où sans élever le ton il nous fait à nouveau pénétrer dans la frivolité et l'horreur de notre temps.

« Les Embuscades » est un roman. L'intrigue se noue au début de l'occupation et l'auteur nous fait pénétrer à l'intérieur d'une génération qui vient d'avoir vingt ans et qui semble mal préparée aux tâches que les circonstances exigent. Puis c'est la Libération de Paris. La, Grenier trace un tableau extraordinaire de cette épopée de dix jours où le jeu côtoie constamment le tragique. Il est, de tous les auteurs qui ont écrit sur cette période, le seul qui ait reconstitué, avec autant d'exactitude, le côté puéril et désenchanté. Puis les héros se retrouvent en Grèce pendant la guerre civile. Le ton devient plus âpre, les épreuves font mûrir les hommes qui continuent leur course sur leur lancée sans trop y croire et surtout sans y retrouver ce côté cinéma qui les a précédemment attachés.

L'ouvrage est truffé de personnages, légèrement caricaturaux, que les événements ballottent et qui désespérément tentent de se regripper des morceaux d'idéal ou d'ambition mais que la bourrasque emporte. Parmi eux il faut retenir Prulières ce doux idéaliste, Constance dont la froide ambition est constamment déçue et le narrateur Pierre Marsan qui construit une carrière de photographe tout au long d'un chemin où sa sensibilité s'effrite.

Ecrit d'une langue simple qui fait souvent songer à Roger Martin du Gard, ce livre passionnant se lit d'une seule traite. C'est une réussite certaine, le meilleur livre de l'auteur.

On a écrit que place Gaillon les Goncourt pouvaient déjeuner en paix, la conscience tranquille, leur recherche étant terminée. Ce n'est pas moi qui prétendrais le contraire.

« ET TON SANG T'APPARTIENT »

Sous ce titre, Annie Giree nous conte l'histoire d'un homme qui, grièvement blessé pendant la guerre, ne connaîtra que quelques mois de bonheur avec sa compagne, avant de succomber sur la table d'opération. C'est la condamnation absolue de la guerre qui est le sujet implicite de ce roman puisqu'elle en est la cause.

La première partie de ce récit m'a souvent irrité. Cet aveu, aussi subjectif qu'il semble a première vue, sera, j'en suis continuellement, celui de nombreux libertaires après lecture. C'est pourquoi je ne le passe pas sous silence. Je retiens surtout quelques belles descriptions et cette visite aux bergers qui nous montre l'auteur près des choses et des êtres, extrêmement sensible au langage des sens et de la nature.

Dans la seconde partie, beaucoup plus intéressante, les personnages nous accrochent, prennent du relief, deviennent enfin des hommes et des femmes complexes, fourvoyés, et par conséquent vivants. La solitude terrifiante de Philippe l'infirme, son refus d'adéquater face à la société comme cet autre qui tente de « profiter » de son infériorité physique en manifestant ainsi son infériorité morale ; et surtout sa révolte contre la guerre, tombé de la bêtise de ce roman un peu sympathique, et dont il sous faudra, amis libertaires, faire connaissance.

G. KOTTELANNE

(1) A. G. « Et ton sang t'appartient ». Coll. Alternance. Ed. du Scorpion.

Mozart savait aussi versifier

Le hasard qui mit sous nos yeux ce poème de Mozart presque inconnu, nous montre le grand compositeur sous un jour nouveau.

Ce poème, plutôt lettre en vers, Wolfgang l'écrivit pour sa sœur lors du mariage de celle-ci.

D'une douce et tendre ironie, un peu désabusée peut-être par expérience personnelle, ce Mozart rimeur nous semble plus près de nous, plus humain, et ceci n'a rien de désagréable alors que, soit admiration exagérée, ou détour d'interprétation du profane, nous avons trop tendance à considérer tous ces « grands hommes » comme des monstres sacrés qui planent et nous écrasent de leur génie.

Il est bon de s'apercevoir que, de temps à autre, ils sont aussi des hommes.

MIDAS.

L'hymen l'ouvrira le mystère
Dont tout jeune fille frémit
Et d'Eve, notre bonne mère,
Tu apprendras tous les secrets.
Secrets bien lourds, mystère horrible ?
Mais non sœurette, il n'en est rien,
Il n'y a là rien de pénible.
Et puis d'ailleurs, tu verras bien...
Bien sûr, il n'est pas que des roses,
Et parfois monsieur le mari,
Prend de l'humeur et dit des choses,
D'un ton qui blesse et qui meurtrit.
Mais ce sont là caprices bêtes,
Auxquels tu répondras, sans bruit :
« Epoux, la volonté soit faite,
Je jour, et la mienne la nuit. »

Ton frère affectueux
W. A. MOZART.

Dans le prochain numéro :

LA SCULPTURE ET SES PROBLEMES

En « loge », les jeunes pensent à l'avenir de leur Art.

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

A propos de GERMINAL

par Hem DAY

L'HISTOIRE de «GERMINAL», Emile Zola en même l'a racontée sous forme de lettres et de documents divers, et peut-être y a-t-il un certain intérêt de le rapporter ici.

Dès le 9 septembre 1884, dans une lettre à M. M.-J. Van Santen Kolff, homme de lettres hollandais, Zola écrit : « Il est parfaitement vrai que mon prochain roman « Germinal » est l'étude d'une grève dans le cadre d'une mine de houille. Je suis, en effet, allé à Anzin, et les quelques lignes que vous avez lues dans les « Victimes du Devoir » étaient prises à mes notes. Le roman commencera à paraître dans le Gil Blas vers le 25 novembre et durera jusqu'en février car il sera, je crois, un de mes plus longs. Ce sera une étude populaire, un pendant de l' « Assommoir », mais sans les crudités de ce dernier. J'en suis assez content, mais cette question sociale est fort dure à étudier ».

Le 15 octobre à nouveau, Emile Zola précise la fièvre qui le tenaille, les doutes éternels qui l'assaillent dans l'élaboration de son « Germinal », dont quelques chapitres sont faits : « Germinal » sera une œuvre de longue haleine, bien hardie, elle lui donne un mal infini; mais voici Zola expliquant ce que veut dire « Germinal », titre qu'il a choisi pour ce nouveau roman de sa série des Rougon-Macquart :

Dans sa pensée, « Germinal » veut dire : « ce qui germe en terre, la poussée de la société future, la révolution fatale qui doit encore transformer notre société ».

JE TROUVAIS LE MOT « GERMINAL » TROP MYSTIQUE

Les intelligences françaises, selon l'expression propre de Zola, comprendront-elles ce qu'il a expliqué à plusieurs reprises au sujet de ce titre ? Il en doute, le craint même, dans les dédicaces pour adopter ce titre ; voici ce qu'il explique : « Je cherchais un titre exprimant la poussée d'hommes nouveaux, l'effort que les travailleurs font même inconciemment pour se dégager des ténèbres si durement laborieuses où ils s'agitent encore. Et c'est un jour, par hasard, que le mot « Germinal » m'est venu aux lèvres. Je n'en voulais pas d'abord, le trouvant trop mystique, trop symbolique, mais il représentait ce que je cherchais : un avril révolutionnaire, une envolée de la société coulique dans le printemps. Et peu à peu je m'y suis habitué, si bien que je n'ai jamais pu en trouver un autre ».

Mais l'élaboration de son nouveau roman ne cesse de lui donner du fil à retordre.

Si Anzin lui sert pour « Montsou », si une quinzaine lui suffit pour recueillir des impressions qu'il préfère courtes et vives pour camper l'atmosphère principale de son « Germinal », il se donne quand même un mal de chien, car le sujet des mines et du socialisme est pour lui ingrat, plus ingrat qu'on peut se l'imaginer.

Octave Uzanne rappelait, en écrivant sur « Germinal » d'Emile Zola, que ce titre signifie également le septième mois du calendrier républicain, 15 mars au 15 avril. Est-ce pour cette raison, se demandait Uzanne, qu'Emile Zola « a fait commencer son roman dans un vent de tempête de mars et qu'il l'a clos par une matinée radieuse, ensoleillée, pleine de promesses d'avenir d'avril ? »

Le 6 octobre 1889, Emile Zola, faisant allusion à cet autre roman, l'« Assommoir », écrit qu'il s'était réservé cette autre face du peuple « l'ouvrier souffrant des grands centres industriels. « Germinal » est donc le complément de l'« Assommoir », les deux faces de l'ouvrier ».

En Allemagne, la critique ne ménage point son éloge. Le « Nation, Zeitung », de Berlin, et la revue de Munich « Die Gesellschaft », publient des articles remarquables qui emplissent de joie Zola, qui commence à être compris hors de France. Elle l'est d'autant plus que l'écrivain sent autour de lui bien des ennemis.

Le 5 avril 1885, à M. Henry Duhamel, dans le « Figaro » Zola explique le grand désir qui l'anima en écrivant « Germinal » : « soulever une pitié, un tel cri de justice, que la France cesse enfin de se laisser dévorer par l'ambition d'une poignée de politiciens, pour s'occuper de la santé et de la richesse de ses enfants. Hélas, j'ai atténué la vérité. La misère sera bien près d'être soulagée le jour où l'on se décidera à la connaître dans ses souffrances et dans ses hontes ».

Pourtant, je voudrais préciser les intentions qui guidèrent Emile Zola dans la réalisation de son « Germinal », qui montrait les misérables tels que notre société les fait : « crier aux heureux de ce monde, à ceux qui sont les maîtres » de prendre garde, de regarder sous terre afin d'éviter ce qu'il appelle les catastrophes. Il faut être juste afin que ne s'ouvre la terre pour engloutir les nations.

ŒUVRE D'ÉVOLUTION ? NON ! ŒUVRE DE PITIE

« C'est dans l'enfer du travail que je suis descendu et si je n'ai rien caché, pas même les déchéances du milieu, les hontes qui résultent de la misère et de l'entassement du bétail humain, c'est que j'ai désiré que le tableau fût complet avec ses abominations ». Et Zola affirmait, n'en déplaise à certains, que « Germinal » est une œuvre de pitié et non une œuvre de révolution ».

Cri de pitié, cri de justice ? Voilà ce que Zola d'après sa propre correspondance a désiré exprimer, mettre « des larmes dans nos yeux, dans nos cœurs si douloureuse existence de parias », et ci ses écrit n'est pas à l'adresse des demoiselles, il méritait d'être lu par les fauvettes, pour être entendu comme il se doit. Il ne le fut pas, il faut l'avouer, entendu comme il aurait dû.

Il faudrait rappeler encore quelques pages du carnet de notes que Zola griffonna pendant la grève d'Anzin, en février 1884; elles sont belles de récolte et d'amour pour ces mineurs, ces grévistes révoltés par tant d'injustice et de misère.

Son drame cependant, nourri de bonnes intentions, restait une bonne action : dire la vérité aux puissants, éveiller l'attention de la nation sur cette somère vie des mineurs : « Pitié pour les déshérités de ce monde » eh bien, même ce cri, on interdit de le clamer et même en Amérique, où il espérait pouvoir exprimer hautement sa pensée la représentation de son drame fut reculée. Là aussi, la bourgeoisie était épeurée d'apprendre la vérité sur ces misères sociales.

A Bruxelles, au Théâtre Molière, eut lieu la première de « Germinal ». Ainsi E. Zola, cloué à Paris par un travail de forçat, n'y assista point parait-il. Ainsi donc la censure ne servit à rien, « Germinal » fini par être joué. Hélas, la presse, si elle « n'a pas tué la pièce, elle lui a donné le coup de pouce » pour l'achever.

La critique fut sans justice pour Zola. Cependant, aux abords du théâtre où la représentation gratuite se déroulait, plus de vingt mille personnes s'étaient amenées. La censure était vaincue. Cela se passait au Théâtre du Châtelet, en mai 1888 et à ce propos, Zola écrivait à Albert Wolff qui trouvait « Souvarine » vieux jeu : « vous êtes bien dégoûté ! Que vous faut-il donc si « Bakounine » ne vous suffit plus ? car je vous disais que la plupart des phrases de « Souvarine » sont des phrases de « Bakounine ».

SOUVARINE, C'EST BAKOUNINE

O. Uzanne, rappelant quelques phrases empruntées à différentes interviews, cite, parmi elles :

« Germinal » est un livre dans lequel la question sociale se trouve discutée. Est-ce cela qui a effrayé le bourgeois? Je ne sais. »

Dans une causerie qu'il donnait un jour, Zola disait : « J'ai toujours conservé, dans mes ouvrages, une part au socialisme. Je n'ai pas fait un livre sans parler de cette question, sans la faire intervenir dans le drame, dans l'étude, dans l'observation. J'ai considéré et je considère aujourd'hui plus que jamais que tout l'avenir est contenu dans ce mot « socialisme ». C'est la pierre de touche sur laquelle viendra se heurter brusquement la société actuelle ».

Voilà, tel que nous le révèle Zola son « Germinal », et particulièrement au travers sa correspondance. Il est indéniable que tout ceci nous aidera à mieux comprendre l'homme, l'écrivain qui nous laisse un héritage merveilleux de pensée, mêlé à des tableaux de la situation sociale d'une époque. Il nous permet d'entrevoir des espoirs généreux et humains, en faveur de la libération du monde des travailleurs.

Un imbécile

« Faut pas vieillir, on devient trop mûche, on vend ses roubignolles pour une bouchée de pain. »

Cité par René Fallet dans « Le Monde Libertaire » 11-1955.

OH, ces lecteurs du « Monde Libertaire » ! — Ohé les Militants anarchistes ! — Vous êtes tous des pourris?

C'est Fallet René, qui vous le dit !

Oui ! Ce Fallet dont vous avez lu les livres dès leur parution, qui a écrit plusieurs articles dans ce journal, que vous avez vu aux galas libertaires de la Mutualité ou du Moulin de la Galette.

Le bougre explique sa rancœur à un journaliste des « Nouvelles Littéraires » (1). Au passage il crachine sur les ouvriers. Pensez-vous ces derniers ont le toupet de cogner au plafond avec un manche à balai lorsque entouré de ses amis les « enfants du pavé de Paris », Fallet se livre à quelques-unes de ces fines facéties dont il a le secret.

Comme on le comprend ! Pourquoi tout ce tapage alors qu'il suffisait de descendre un étage pour boiter les fesses de ces galopins qui travaillent dans le « génie ».

Tous des pourris ! — Que lui avez-vous donc fait à ce Fallet ? — Que nous lui avons-nous donc fait ?

Nous l'avons soutenu de toute notre amitié lorsqu'il était encore un chat de gouttière et voilà ce qu'un matou coupé et devenu vieux ne pardonne pas.

Fallet avant de rentrer au village la tête haute pour cueillir la gloire et surtout les espèces qui la rendent si agréable, a senti le besoin de se récurer de ses péchés de jeunesse.

Ce drame tous les Fallet du passé l'ont connu, tous les Fallet de l'avenir le connaîtront. Telles les putains qui prennent de l'âge ils essaient de compenser leurs rides par de la vertu. Gaston Coutié nous l'a conté dans ce poème merveilleux, les « Gourgandines ».

Ne commencez-vous pas, comme moi, à être fatigués par tous ces personnages qui après avoir échangé un mince talent contre une coquette javelle de France Indexée sur l'édition, éprouvent le besoin de maculer ce qui entend rester net. La domesticité a ses servitudes, je ne l'ignore pas. Mais les employeurs mettent une limite à leurs exigences et ils ne sauront aucun gré à Fallet de dépasser les bornes de la décence.

Fallet déclare s'être trompé ! — Moi aussi !

J'avais pris ce personnage flasque et veule pour un écrivain !

Il ne s'agissait que d'un imbécile !

Maurice JOYEUX

(1) « Les Nouvelles Littéraires » 8-5-1958. (L'interview est d'un certain Bourin. J'affirme n'être pour rien dans le choix de cette signature.)

CHARENTE, terre de poésie

QUI est difficile de présenter un ouvrage de vers sans en citer, il est parfois plus difficile encore de ne donner que quelques vers alors que l'on voudrait tout donner. C'est ce cas que le critique affronte lorsqu'il a sur son bureau un recueil comme le dernier Prix Interfrance, **La Vie sans recours**, de Pierre Boujout.

De ton livre, mon cher ami, je ne veux rien dire, si ce n'est :

Tu dis, poète :
Excusez-moi d'être vivant
Excusez-moi d'aimer la vie,
Excusez-moi d'être sans haine
Tu dis cela, comme Juer Apollinaire :
Pardonnez-moi mon ignorance,
Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers.
Je te pardonne, mais pousse jusqu'au bout ton « mea culpa », bonsoir !
Excuse-toi de ne pas rester inactif,
Excuse-toi d'animer une revue comme **La Tour de Feu**,
Excuse-toi d'avoir donné à Jarmac une bonne place dans l'histoire de notre poésie contemporaine,
En un mot, excuse-toi d'être poète !

Francis B. CONEM

« Lisez-le. Voici de la poésie, tout simplement », et on ne peut pas en dire autant de tous les recueils prétendus poétiques. Il ne faut pas croire, parce que des trois vers que je vais citer sont pris dans le premier volume, que je me suis l'entêté de lire et d'aimer ce seul poème. Se contente-t-on jamais d'aimer ? Sommes-nous jamais rassasiés de beauté ? Il en va de même dans ce domaine extraordinaire qu'est la poésie.

CINEMA

Les Nuits Blanches

par J. FAC

VOICI une œuvre d'une rare qualité poétique, qui se situe bien au-delà du néo-réalisme et qui rejoint le rêve éternel, ce l'être humain : la grisaille des murs et des jours est ainsi auréolée et transfigurée par le désir tenace de l'héroïne de voir son projet prendre corps. Ainsi la nuit, soudain, s'éclaire de neige. D'une œuvre de jeunesse de Dostoievski, on a tiré un film intemporel : tournée en studio, il a pour décor un quartier de Livourne, quelques ponts, canal, Nathalie, qui vit avec sa grand'mère, ne peut oublier le locataire de leur maison, Mario, pour un an. Elle l'attend chaque soir, sur le petit pont. Là, elle fait la connaissance de Jean, un jeune employé. Ils deviennent amis ; lui s'éprend de Nathalie. Un soir, la jeune fille aperçoit la silhouette de l'amant prodigue... Mario se retrouve seul, désemparé : lui aussi avait fait un rêve.

Jean Marais est l'Etranger ; Marcello Mastroianni est Mario. L'un et l'autre sont leur personnage : et des personnages s'opposent comme le réel au rêve. Le songe ici se matérialise : un quartier de Livourne, quelques ponts, Nathalie est une mythomane. Par contre, le reel s'estompe comme le reflet de leur maison, Nathalie est littéralement incarnée par Maria Schell, — qui d'un sourire nous fait oublier tous les B.B. de la planète. Sa sensibilité est extraordinaire ; et sa triste silhouette est illuminée par le visage et spiritualisée par le regard : une enfant devenue femme, un être humain Nathalie prend une étoile. Maître du décor, souverain de l'espace et du temps, le réalisateur, Luchino Visconti, a dirigé ce ballet en prose avec une maëstria incomparable.

Mon Oncle

DANS ce film, Jacques Tati raille le progrès matériel et confort moderne : pas plus que les jeunes cinéastes américains, il n'y voit la condition du bonheur humain. La villa de son beau-frère et de sa sœur est ultra-moderne : une feuille morte, tombée de l'arbre, vient à seuler le sol harmonieux ; une nappe d'eau dérègle un ordre froid et solaire. Ces gens-là ne sont pas des monstres : ils sont riches et voilà tout. Tati ne parle pas comme Miller d'un « cauchemar climatisé » mais d'un monde où l'on s'ennuie. Il préfère, quant à lui, un petit village, une valse-musette, un balayeur bavard et fatigué. Son neveu préfère à une cuisine aseptisée un beignet en plein vent. Et le chien lui-même s'esquive. Mais M. Hulot, avec toute sa philosophie, n'en dépend pas moins de son beau-frère qui, lassé de ses maladresses à l'usine (de plastiques), l'envoie en province comme représentant... Cependant, « vaincu par sa compète », le industriel se prend à rire avec son fils d'un bon tour...

Nous sommes loin de Shakespeare avec ce film « révolutionnaire » qui commence dans un chantier et finit sur la démolition du chantier, tandis que des chiens de rues folâtrent parmi les poubelles. Jacques Tati reste un Hulot admirable de fantaisie réaliste : mais ici encore, il sait s'effacer non seulement devant ses partenaires (acteurs peu connus et figurants supérieurs) mais aussi devant l'événement ordinaire. La couleur pastel sert la vérité quotidienne de l'œuvre. Les mots comptent peu ; mais les bruits, agréables ou irritants, envahissent l'image. Une camera bien sage donne au plan fixe (et à la vue d'ensemble) toute sa profondeur réelle. Il est d'ailleurs de surprenantes images.

Revues et Revues

La révision du marxisme est à l'ordre du jour dans les milieux « progressistes ». Certes, la gauche non communiste, incapable d'élaborer une doctrine et des méthodes d'action qui lui soient propres, s'efforce depuis de longues années à « retrouver le véritable marxisme » contre un P.C. qui pourtant n'a jamais cessé de lui apparaître comme le seul représentant qualifié de la classe ouvrière et de la révolution. Cette fois-ci cependant, comme le souligne L. Festo dans Esprit (n° de juin), il s'agit d'un mouvement intellectuel de critique et d'opposition qui surgit au sein des différents partis communistes, (Situation du révisionnisme.)

« C'est, écrit-il, ce refus des intellectuels communistes de s'aligner devant des arguments d'autorité, leur refus de se subordonner à la direction intellectuelle et morale des chefs du parti, qui est au cœur du révisionnisme. » Les propagandistes communistes, qui ont perdu la face dans les derniers virages des politiciens, s'interrogent sur la valeur du Parti, et des raisons qui leur ont fait abdiquer honnêteté intellectuelle et dignité personnelle sur son autel. Ils découvrent ainsi le problème éthique et remontent aux sources du marxisme. « Le socialisme n'était-il pas avant tout un mouvement d'inspiration humaniste ? », Certains, comme le philosophe polonais Kalakowski, vont jusqu'à proclamer que « personne n'est exempt de l'obligation morale de lutter contre tout système de gouvernement, toute doctrine, toutes les conditions sociales qu'il considère comme inhumaines ». Et si en U.R.S.S. ou dans les pays satellites le parti peut contraindre l'opposition au silence, elle ne s'en développe pas moins dans l'ombre et sape ainsi le système de l'intérieur, minant sa justification.

Le révisionnisme gagne surtout l'économie politique. La contradiction qui existe entre le besoin d'efficience économique et les décisions arbitraires d'une bureaucratie incompétente apparaît de mieux en mieux au regard des économistes soviétiques. En même temps se développe le scepticisme à l'égard de la planification centraliste. « Les dirigeants communistes se sont efforcés de tirer des concessions à la spontanéité, à l'esprit d'initiative, à l'esprit critique. Ils ne voulaient pas compromettre l'avenir de leur système économique. » Enfin, en cherchant à exploiter, contre le retour d'une terreur stalinienne, des garanties constitutionnelles, les révisionnistes préparent l'avènement d'un « socialisme constitutionnel, démocratique ».

Mais si ce mouvement contribue à une nouvelle prise de conscience du prolétariat et abouti historiquement aux conseils ouvriers, ce n'est pas, comme le pense Festo, parce que le marxisme est « le stimulant intellectuel et moral le plus important de notre époque ». Ce qui l'anime, bien plus qu'une exigence intérieure au marxisme, c'est un sursaut de l'intelligence et de la dignité individuelle face à un système qui les bafoue et les nie.

—o—

« Y a-t-il un socialisme scientifique ? » se demande dans la même revue l'ancien communiste P. Fougeyrollas, qui se livre à une critique interne du marxisme en confrontant ses postulats implicites à sa prétention scientifique. « Se fondant sur sa sociologie historique, Marx s'est cru en mesure de prévoir scientifiquement l'avènement inéluctable du socialisme et du communisme ». Reprenant certaines critiques essentielles faites aux études économiques de Marx, relevant les phénomènes de l'évolution du capitalisme qui contredirent ses prévisions et infirment ainsi l'enchainement par lequel il croyait avoir établi l'inévitabilité historique du socialisme, Fougeyrollas conclut que « le devenir des forces productives ne détermine pas à lui seul le passage d'une forme d'évolution économique sociale à une autre ». Des contradictions du capitalisme, on peut à la rigueur prévoir la mort : rien ne permet d'en tirer son remplacement par le socialisme. Plusieurs types de sociétés peuvent succéder au capitalisme. D'un point de vue sociologique, le socialisme n'est qu'un possible parmi d'autres.

C'est que Marx a cru transposer sur le plan de la prévision scientifique l'aspiration du prolétariat révolutionnaire, mais malgré ses découvertes et son apport très riche aux sciences sociales et historiques, il n'est pas parvenu à donner un fondement scientifique à cette aspiration. Le socialisme reste un possible et une norme éthique ».

Quant au socialisme dit scientifique, il implique finalement tout un ensemble de postulats qui orientent toute sa perspective. Ce sont d'abord deux postulats d'ordre mythique : la prophétie « millénariste » d'un monde de liberté et de justice (l'âge d'or) et la mission radicalement libératrice de la classe ouvrière. Auxquels s'ajoutent les postulats matérialiste et économique, selon lesquels l'abolition de l'aliénation économique entraîne l'abolition de toute aliénation; et la collectivisation des instruments de production, la fin de toute oppression et de toute exploitation. Or « n'est que dans la vision abstraite d'une philosophie de l'histoire que la liquidation du capitalisme supprime toute possibilité d'oppression.

Contre la dialectique de Hegel et de Marx qui se fige en systèmes idéologiques, l'auteur en appelle à une dialectique hérétique, sans infinie, où l'homme, sans cesse dépassant, « ne cesse jamais de se libérer et ne peut connaître d'accomplissement total qu'à son soire ». Cette dialectique serait l'œuvre du XX-e siècle. Faut-il apprendre à P. Fougeyrollas que cette dialectique sans fin, où tout progrès résulte de l'équilibre, toujours rompu et rétabli, des forces contraires, est, explicitement, l'âme de la pensée proudhonienne ? Et c'est Proudhon encore qui enseigne que le socialisme ne peut se réaliser, dans le refus de toute fatalité, que par l'intelligence et la volonté des hommes s'insérant dans le jeu global des forces économiques et sociales.

Revision du marxisme ou retour à Proudhon ? Historiquement les conditions sont réunies qui permettraient le regain d'un socialisme libertaire qui ferait son profit des expériences et des recherches intellectuelles (où il faut, bien sûr, compter l'apport marxiste d'un siècle.

René FUGLER